

ATTALAH, FERGANI, ANOUAR...

Une affiche alléchante !

C'est un plateau de rêve offert aux habitants de Chlef par les œuvres sociales de Sonatrach d'Arzew.

Le très sympathique organisateur du spectacle au profit de cette société nationale, Ghanem Benmesbah, a bien voulu nous donner des éclaircissements sur l'actualité de son activité culturelle. Cette manifestation est une tradition depuis quatre années. Il tient à nous le préciser.

La structure s'investit aussi dans le social. Sonatrach citoyenne s'occupe d'organiser des colonies de vacances pour les enfants du Sud afin de les soustraire aux grandes chaleurs d'été sévissant dans cette région. Les communes concernées sont Naâma, Tindouf, El Bayadh, Béchar. D'autre part, elle participe à l'animation sportive des enfants de toutes les communes de l'ouest. Pour entrer dans le vif du sujet, cette caravane, composée de trois chanteurs (Fergani, Doumane, Anouar) et un présentateur humoriste (le bien nommé Attalah) a déjà sillonné sept villes : Tlemcen, Nedroma, Oran (Diar Errahma), Ghazaouet, Arzew (IAP pour les étrangers), Mostaghanem et Chlef (comme dernière étape). Le spectacle se déroule à la salle Larbi Tebessi qui vient d'être rénovée et a subi une extension. Cette structure est un vestige de l'époque coloniale où se trouvait une école d'arts dramatiques. Le prix Nobel 1957, Albert Camus, y a déjà présenté sa pièce *Calligula*, exécutée par la troupe de la comédie française de Paris, en 1960. Le public ne se bouscule pas au portillon, le



Photos : DR

responsable des lieux, Zorgui Mohamed, va éclairer nos lanternes. La programmation s'est faite à la va-vite. L'affichage est inexistant, l'information n'a pas circulé ; heureusement, il y a eu une toute petite annonce à Radio Chlef. L'heure du concert est tardive : 22 h, alors que la plupart des Chelfis habitent la périphérie et les transports s'arrêtent à 21h (sécurité oblige). Le matin ou l'après-midi, le théâtre aurait fait salle comble au vu de la célébrité des participants.

La raison la plus importante de cette défection est due au match Espagne-Russie comptant pour la coupe d'Europe tant les jeunes de cette wilaya sont friands de foot. Malgré cela, les inconditionnels ont répondu présent. Ce groupe est composé surtout de musiciens comme Djamel Magharia et des ensembles de rap et de hip-hop. C'est Attalah, vedette de l'émis-

sion Fahama, qui ouvre les hostilités en présentant Salim Fergani, fils du célèbre Mohamed Tahar Fergani. La voix claire porte très haut et emplit toute la salle de ses ondes mélodieuses. La maîtrise du sujet ne souffre d'aucune équivoque. La symbiose est parfaite entre les paroles et la musique. On sent beaucoup de métier chez ce barde de la musique arabo-andalouse. La prestation est saluée par des youyous et des applaudissements nourris. Cet artiste qui a 40 ans de métier nous confie qu'il a été l'élève de Sylvain Ganacia, le père d'Enrico Macias, et de Raymond Leyris. Il a fait l'ouverture de l'exposition des arts islamiques à l'Institut du monde arabe de Paris, en 2004 avec son *ud arabi*, il perpétue une tradition musicale de l'Espagne musulmane et rend hommage au grand maître Zyriab «arbitre



de l'élégance et du bon goût». La chaleur est suffocante. Attalah sort dehors. Les jeunes prennent des photos avec lui pour immortaliser cet instant.

J'en profite pour glaner quelques informations sur son actualité. Il me dit de faire parvenir à nos lecteurs que Attalah ne s'est pas départi de ses activités artistiques puisqu'il vient de boucler un feuilleton de 20 épisodes, *Bâtiment 2*, pour la TV à visionner pendant les soirées du Ramadan. De même, il me fait savoir qu'il est en train de défendre le statut de l'artiste au Parlement puisqu'il est député de Djelfa et membre de la commission information. Puis c'est à Hassiba Doumane d'entrer dans la danse, mais le courant passe mal entre elle et l'orchestre. Il s'ensuit une belle cacophonie de moderne algérois. Attalah est là pour entonner un chant sahraoui en... anglais.

Anouar va clore les débats avec un répertoire de chaâbi marocain. Il reprend ses anciens succès mais la voix a perdu de sa fraîcheur. D'une manière générale, les artistes trouvent que l'année de la culture arabe a remis le train sur les rails de la culture. Abdelkader Bendamèche a bien géré la musique mais il a été un peu dépassé par l'ampleur de la tâche. Ils préconisent que les jeunes soient préparés à temps pour les concours, afin que les prestations donnent tous leurs fruits. Ils veulent parler de Alhan Oua Chabab. Ils se désolent de voir nos jeunes talents délaissés alors que des étrangers sont sollicités et rémunérés à prix d'or.

Medjdoub Ali

APRÈS LA CLÔTURE DES JOURNÉES DU HAWZI

El-Ghafour se recueille sur la tombe de Sidi Ahmed El-Kebir

Au lendemain de sa prestation programmée en clôture des journées du hawzi qui ont eu lieu du 19 au 27 juin à Blida, le chanteur Mohamed Ghafour est allé se recueillir, sur invitation de l'association des notables de la ville des Roses, sur la tombe de Sidi Ahmed El-Kebir El-Andalousi, saint tuteur et fondateur de la ville de Blida en 1519. Après avoir bu l'eau de source qui coule à l'entrée du mausolée de Sidi El-Kebir dont il appréciera le goût et la



fraîcheur, l'enfant terrible de Nadroma a prié devant la sépulture du saint homme pour lequel un de ses descendants, El-Aroussi, lui avait donné un aperçu succinct de la biographie de son aïeul. Émerveillé par le site qu'il assimile, à quelque chose près, à celui de Lella Setti de Tlemcen, El-Hadj Mohamed Ghafour dira que les grands hommes ont toujours élu domicile à proximité des berges des oueds car les villes traversées par les rivières engendrent des savants et des artistes. A l'intention de ses hôtes, Ghafour expliquera l'origine du nom de sa ville natale, Nedroma. «C'est le sultan Abdelmoumen Benali, de passage dans la région, qui a dit à ses soldats de fonder la

ville là où vous trouverez de l'eau. Et quand il en a trouvé, le sultan dira : «*Endh'rou ma*» (regardez l'eau).» Et depuis la cité fut baptisée Nadroma par contraction des deux mots arabes *Endh'rou* et *ma*», soutiendra

El-Hadj Mohamed Ghafour. Mais avant de visiter Sidi El-Kebir, ce dernier a été voir le domicile de son ami, le regretté chanteur El-Hadj Mahfoud Mahieddine qu'il avait connu, dira-t-il, au début des années 1950. Il en garde de très bons souvenirs, ajoutera-

t-il, notamment sa piété. «Hadj El-Mahfoud pratiquait l'art musical dans la dévotion la plus totale tout en faisant apprécier le genre *aroubi* qu'il interprétait excellemment», dira El-Ghafour. Toutefois, il ne partagera pas leur avis quant à l'hommage à titre posthume qui sera organisé prochainement à l'endroit de Hadj Mahfoud car, soutiendra-t-il, après sa mort, l'artiste n'en tire aucun profit. A ce propos, El-Hadj Mohamed Ghafour citera un dicton algérien qui dit : «*Lemma el meyet eytout, yetoutalou redj'ilih*» (quand l'homme n'est plus de ce monde, ses jambes s'étirent), pour dire que l'homme n'a de valeur qu'après sa mort.

M. Belarbi

L'INTUITION DU DÉSERT

La nouvelle pièce d'Arezki Metref

«Les mots ne pèsent pas lourd. Ce sont les seules choses que l'on peut passer aux yeux des gardiens des frontières...» Des phrases aussi incisives, il y en a de très nombreuses. En fait c'est toute la pièce de théâtre *L'Intuition du désert* qui en est pavée. Une lecture de cette pièce, la dernière création de notre confrère Arezki Metref, a été donnée à Paris le 19 juin dernier par l'auteur lui-même, accompagné de Belkacem Tatem, autre homme de culture qui exerce ses talents de comédien, peintre... Yiwane et Syne sont les deux protagonistes, les seuls personnages de la pièce. En fait, il n'y en a même, peut-être, qu'un seul et son double. Ils se retrouvent en pleine nuit dans le désert, dans une gare, peut-être. Ils questionnent l'histoire, celle de l'Ahaggar et celle, plus vaste encore, du pays, de son histoire et des histoires morcelées comme le sont leurs deux identités tourmentées. Des pans entiers de notre histoire, de la guerre d'Indépendance, à ce jour, défilent par le truchement du dialogue des deux personnages, de leur vécu et du rôle que chacun des deux a pu jouer et

qu'il ne cherche ni à magnifier ni à réduire, même lorsqu'il n'a pas été glorieux. Cette parole qui libère, qui conte, ce dialogue qui est peut-être plutôt un monologue des deux faces d'un même personnage, permet simplement de voir que les certitudes sont ébranlées et c'est peut-être mieux de ne jamais en avoir et de toujours s'interroger.

Metref n'a pas, de toute évidence, écrit une pièce aux dialogues carrés, facile à lire, au déroulement linéaire. Tout dans *L'Intuition du désert* est comme l'est l'identité de chacun, si complexe et si tourmentée. C'est dans les locaux de l'Association de culture berbère (ACB), à Paris, que la pièce a été lue devant un public venu très nombreux. Cela n'est d'ailleurs pas étonnant de voir autant de personnes venues découvrir la dernière œuvre de celui qui n'a jamais cessé de créer et qui a fait, en compagnie

d'autres, de l'ACB l'association la plus active à Paris. Celle qui s'est imposée dans les milieux de l'immigration mais plus largement aussi dans la sphère culturelle de la capitale ou plus intimement dans le quartier où elle organise ses activités.

Ces dernières cherchent à favoriser la création dans les domaines culturels divers : langue, théâtre, littérature, arts plastiques... Les rencontres de l'ACB dans le domaine de la littérature sont, aujourd'hui, très attendues, parce qu'elles permettent, par le choix des sujets et la qualité des intervenants, des échanges très riches. Arezki Metref est justement l'artisan de ces rencontres, comme il est le rédacteur en chef de *Actualités et culture berbères*, la revue de l'ACB sur laquelle nous aurons à revenir prochainement.

Khadidja Baba Ahmed, bureau du *Soir* à Paris

ACTU Cult

ESPACE NOUN

Cet après-midi 15 h

Adlène Meddi présentera son roman *La prière du maure* Roman (11,5x20,5cm - 160 pages - 400 DA)

Lesoirculture@lesoirdalgerie.com